

C'était un soir, peu de temps après l'installation du vainqueur. Il se faisait par toute la ville un morne silence. Le lendemain, devait avoir lieu, devant la population réunie, l'exécution des chefs rebelles, qui, les derniers, avaient défendu avec d'incroyables prodiges de valeur la *fatenzza incombustibile*, ainsi appelée, parce qu'au douzième siècle, lors de l'incendie et de la prise de Novare, par l'empereur Henry V, elle était seule restée debout au milieu d'un monceau de ruines fumantes. Le temps, plus patient que la flamme, a détruit ce qu'elle avait alors épargné. Il ne reste plus, aux portes de Novare, aucune trace de la merveilleuse forteresse. Les condamnés, dont la sentence avait été rendue selon toute la rigueur des lois de la guerre, étaient au nombre de six et devaient avoir la tête tranchée. Bien des cris de miséricorde s'élevaient autour du palais de Visconti pour implorer leur grâce, mais l'archevêque de Milan demeurait inexorable. Cette sévérité fermait la bouche aux plus hardis et, par prudence, chacun se renfermait chez soi.

Cependant, vers neuf heures, et à la lueur blafarde des rayons de la lune, une femme de la classe bourgeoise de Novare, nue sans doute par un intérêt impérieux, sortit de chez elle et se dirigea rapidement vers la prison d'état. Au moment de lever le marteau de fer que sa main effleurait déjà, son courage faillit l'abandonner. A l'aspect de cette masse de pierres habitée par des créatures vivantes et pourtant ensevelie dans le silence de la mort, il lui vint à l'idée que les grilles de cette tombe anticipée seraient aussi bien fermées à ses pas que les oreilles de Visconti l'avaient été à ses prières. Mais elle se rappela en même temps que si l'archevêque avait été sans pitié, il s'était trouvé auprès de lui un homme qui avait intercedé pour elle, un homme qu'elle ne connaissait pas et qui avait obtenu, sinon la grâce qu'elle implorait, du moins la permission écrite de pénétrer dans le donjon fatal. Les traits de l'étranger s'étaient gravés dans la mémoire de la pauvre femme, et elle bénit son souvenir en songeant que c'était à lui qu'elle allait devoir le seul bonheur qui lui fût encore permis sur la terre. Elle frappa de nouveau, et une voix dure, dont l'inflexion trahissait un sentiment d'impatience qui la remplissait d'effroi, fit retentir sous les voûtes sombres du vestibule ces trois mots : " Qui va là ? "

— Une mère, répondit doucement l'inconnue. Une mère qui vient embrasser son fils pour la dernière fois.

— Quel est votre fils ?

— Matteo Pizzari....

— Dont monseigneur l'archevêque a refusé la grâce ? Impossible : nos ordres sont formels. Vous n'entrerez pas.

Mais pendant que le guichetier parlait, elle avait glissé dans sa main le permis signé par l'ar-

chevêque ; il le lut à trois reprises différentes et murmura enfin comme à regret :

C'est différent ; suis-je moi.

La porte tourna sur ses gonds. Stéfana eut un frisson de bonheur et d'effroi en songeant qu'elle allait voir son fils, et elle demanda à Dieu de la laisser vivre jusqu'à ce qu'elle eût épuisé toute l'horrible joie de ce dernier embrassement. On arriva au cachot de Matteo. Il dormait. " Mon Dieu, s'écria-t-elle en joignant les mains, il ne pense donc ni à la mort qui l'attend, ni à sa mère qui le pleure ! " Puis tout-à-coup : " Oh ! que dis-je, reprit-elle plus bas, tant mieux qu'il dorme, tant mieux qu'il oublie. Pauvre enfant, dors, et puisses-tu ne pas te réveiller ! "

Mais la voix de Stéfana avait réveillé Matteo.

— Ma mère, cria-t-il en se jetant dans ses bras, quelles nouvelles ?

— Mauvaises. Visconti est sans pitié. Mais nous avons encore des amis à Novare, mon fils. Ils tiennent conseil. La nuit favorisera nos projets. Nous te sauverons.

— Non, ma mère, car je n'y consentirai pas. Voulez-vous envelopper mes braves compagnons dans ma perte ? C'est impossible, une folle tentative les livrerait sans me sauver. Exhortez-moi plutôt à la résignation. Voyons, ma mère, ne pleurez pas ainsi, car vous m'ôteriez tout mon courage et j'en ai bien besoin. — Qu'est devenu le Podesta ? — Sauvé. — Et sa fille ? — Prisonnière de Visconti. — Pauvre Angela, soupira Matteo, qui veillera désormais sur elle ? Puis, après un moment de silence :

— Ma mère, dit-il avec une profonde émotion, cette heure est solennelle et je me hâte d'en profiter. J'ai un secret à vous révéler. Vous croyez sans doute, comme chacun le croit à Novare, que je meurs victime de mon dévouement à la cause des Della Torre.... Cela n'est pas. En disputant, le dernier, à Visconti sa conquête, je ne songeais qu'au Podesta, ou plutôt je ne songeais qu'à sa fille, que j'aime, ma mère, oh ! que j'aime avec ardeur depuis que son regard s'est posé sur moi, le jour où son père suspendait à mon côté cette épée d'honneur qui n'a jamais servi qu'à le défendre. C'est donc pour elle, pour elle seule que je meurs ! Mais hélas ! elle ne le sait pas, et pour moi cette idée est un supplice ! Tenez, ma mère, prenez cette lettre ; ma plume y a tracé l'aveu que ma bouche n'a osé trahir. L'approche du trépas a pu seule me rendre téméraire à ce point. Jadis, j'eusse redouté ses dédains ; aujourd'hui, je compte sur sa pitié. Et maintenant, si elle apprend ce secret sans trop de colère, si le souvenir de ce que je souffre pour elle arrache de ses yeux une larme adorée, je ne me plaindrai plus et je mourrai consolé. Puis-je espérer de vous l'accomplissement de ce vœu, ma mère, et pardonneriez-vous à votre fils d'avoir, à